

## Une approche de la honte<sup>1</sup>

Cette approche de la honte a commencé dans un groupe de travail sur le colonialisme. Plus particulièrement sur cette forme de colonialisme esclavagiste racialisé qui s'est développé au XVII<sup>e</sup> siècle aux Amériques. Dans ce nouveau monde les marqueurs de couleur de la peau ont jeté les bases d'un lien social fondé sur le scopique et donné naissance avec l'invention du racisme à un espace de la honte toujours agissant. La honte fait taire puisque ce pan d'histoire est resté sous scellés jusqu'à il y a peu de temps. Il semble aussi qu'elle ne s'efface pas, sauf à en appeler à une symbolisation. En témoigne ce compte rendu du comité *Devoir de mémoire* en 1998 à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de l'abolition de l'esclavage. Citons ce passage : « Il s'agit de briser une conspiration de la honte et du silence, laissant entrevoir à la communauté internationale par cette première réparation morale et symbolique, la voie du droit et de l'honneur des peuples. »

Ce point de départ m'amène à questionner aujourd'hui la honte. Retenons ces éléments qui restent à interroger : Quel est le lien de la honte et du scopique ? Quels rapports entretient-elle avec le silence ? Le droit ? L'honneur ? Pour le dire autrement quelle est la structure de la honte ?

Mais d'abord, qu'est-ce que la honte ? Un affect ? Un sentiment ? Un symptôme ? Contrairement à la culpabilité dont on pourrait au premier abord la rapprocher, ni Freud ni Lacan n'en ont fait un concept psychanalytique. Freud en fait usage dans le sens de la langue commune en lui attribuant une valeur morale. Lacan la situe du côté d'une hontologie. Ces indications m'ont tout d'abord orientée vers une recherche étymologique.

En allemand la honte se dit *Scham*<sup>2</sup>. C'est une racine utilisée dans tout un catalogue de désignations anatomiques : *Schamteile* : les parties honteuses. *Schambein* : pubis. *Schamhaar* : poil, toison. *Schamlippen* : grande et petite lèvre. *Weiblechescham* : vulve. Cette liste, non exhaustive marque d'un trait de honte l'anatomie féminine et lie la honte au sexuel. C'est en suivant semble-t-il ce trait de la langue allemande que Freud articule la honte au refoulement de la

---

<sup>1</sup> Les évènements récents qui ont agité les Antilles françaises ont fait entendre, au-delà de revendications salariales, une revendication de *dignité*. Ces évènements me donnent l'occasion de sortir d'un fond de tiroir un texte qui avait servi de base de discussion dans le cadre des *Conférences de Fédépsy*, en Février 2007, à l'hôpital de La Timone à Marseille.

<sup>2</sup> Je me réfère ici au travail de Jean-Paul Hiltenbrand sur la honte in *Insatisfaction dans le lien social*, Ramonville Saint-Agne, Érès, coll. Humus, 2005, p. 127.

dimension du sexuel. Ainsi par exemple dans les rêves typiques de nudité la honte du rêveur cache-t-elle son vœu secret d'exhibition.

Quand nous regardons en arrière, cette partie de notre enfance qui ignorait la honte nous apparaît comme un paradis, et le paradis lui-même est-il autre chose que la somme des fantasmes de toutes nos enfances ? C'est pourquoi dans le paradis les hommes sont nus et n'ont point de honte, jusqu'au moment où la honte et l'angoisse s'éveillent, où ils sont chassés et où commencent la vie sexuelle et la civilisation<sup>3</sup>.

En français, honte ou pudeur introduit une confusion qui superpose la *Pudor* latine à l'*Aïdos* grecque. Nous devons semble-t-il cette confusion aux pères de l'église, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin qui lient la honte au dévoilement du corps c'est-à-dire à la nudité et à l'impudicité<sup>4</sup>. Là s'introduit la confusion quand pudeur s'oppose à impudeur, impudicité, alors que l'*Aïdos* s'oppose à impudence, effronterie, dévergondage et renvoie à l'honneur. Suivons ici les indications du *Vocabulaire européen des philosophies* : cherchant le mot honte dans ce vocabulaire, nous sommes renvoyés à l'espagnol *Vergüenza* qui signifie vergogne, honte, mais tout aussi bien fierté, honneur. En français la vergogne n'est plus utilisée que dans sa tournure négative : sans vergogne. Mais l'origine espagnole du mot tire à l'inverse le sens du côté positif un homme avec vergogne (*con vergüenza*) est un homme de parole, un homme d'honneur. Autrement dit un homme tenu par la parole donnée, c'est-à-dire engagé vis-à-vis du collectif. Le mot *Vergüenza* introduit un rapport à la communauté, aux autres. Aussi bien peut-on éprouver de la honte face à l'inadéquation de la conduite d'un autre (tu me fais honte). « La *Vergüenza* tisse une matrice de solidarités : c'est elle qui définit le collectif<sup>5</sup> ». C'est ce qui la rapproche de l'*Aïdos* grec. L'*Aïdos* définit le héros homérique et désigne le sentiment de respect devant un dieu ou un supérieur, mais aussi le sentiment de respect qui interdit la lâcheté. La Honte - honneur - respect met en jeu le regard de l'autre. Ce qui porte atteinte à l'*Aïdos* est la démesure (*Ubris*). Comme une insulte à l'ordre du monde cosmique et à l'agencement des règles sociales, à la norme publique de la conduite, l'usage (*Dikè*), la démesure est indécente. Ainsi peut-on lire dans le Protagoras que « celui qui ne peut prendre part à *Aïdos* et *dikè* est mis à mort comme maladie de la cité<sup>6</sup> ». Soulignons qu'il n'y a dans ce montage « nulle matière à intention éthique, encore moins à autonomie du sujet moral mais une définition du politique comme respect des règles du jeu public<sup>7</sup> ». Ce respect impliquant avant tout le regard de l'autre. Notons qu'il n'y a pas de subjectivation morale de la faute. Pour cela il faudra que se modifient progressivement les rapports du privé et du public et que ce ne soit plus le

---

<sup>3</sup> S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, p. 213.

<sup>4</sup> J.-P. Hiltenbrand, *Insatisfaction dans le lien social*, op. cit., p. 127.

<sup>5</sup> B. Cassin (dir.), *Vocabulaire Européen des Philosophies*, Paris, Seuil, 2004, p. 1338.

<sup>6</sup> Platon, *Protagoras* 322 d 3-4.

<sup>7</sup> B. Cassin (dir.), *Vocabulaire Européen des philosophies*, op. cit., p. 1340.

regard de l'autre mais le regard sur soi qui structure un privé publiquement présentable. Il faudra que se dégage progressivement le sens de la culpabilité. Passer d'une civilisation de la honte à une civilisation de la culpabilité.

Si les grands textes théologiques ont introduit une confusion en superposant la pudeur latine à l'*Aïdos* grec et fait de la honte une notion liée au sexuel, au dévoilement du corps, en français le terme a d'abord désigné, le déshonneur, l'outrage et référait donc à tout autre chose que le rapport au sexe. Ce n'est que plus tardivement (XV<sup>e</sup> siècle) que le terme prendra le sens de pudeur, réserve, timidité, avec à l'arrière plan référence aux « parties honteuses ».

Ces deux faces de la honte, versant honneur, versant sexuel, interrogent la structure de la honte. La prévalence du regard de l'autre quant à la honte nous incite à en situer les racines dans l'expérience du miroir : nous savons que le sujet se représente d'abord dans l'autre. Cette forme, forme vide (le miroir est une surface plane, sans relief, vide) le précède et l'anticipe. C'est en tant qu'elle est assumée et située à l'extérieur que s'introduit le rapport de l'en-dedans et l'au-dehors. En d'autres termes l'en dehors est constitutif d'un dedans. C'est au moment de cette bascule<sup>8</sup> dans l'autre que tout ce qui était désirs purs, inconstitués, au moment où le désir s'inverse en l'autre, que le sujet apprendra à connaître ses désirs. Ainsi dès l'origine le sujet est-il aliéné dans l'autre, assujetti. Il gardera toujours la trace de ce moment de bascule qui signe son manque à être. C'est dans ce manque à être, ce défaut originel de l'être parlant qu'il faut situer les racines de la honte. Elle porte sur l'existence. L'existence qui dépend du regard de l'autre en tant qu'il peut venir la reconnaître ou pas. La clinique enseigne combien le premier regard qui porte à l'existence est déterminant de toute une vie. Ainsi telle patiente anorexique qu'une mère endeuillée n'a pu regarder qu'à travers les larmes de la perte d'une sœur aînée, n'est-elle pas certaine d'exister. Dans son refus de nourriture où elle essaie de faire disparaître les kilos qu'elle imagine en trop et qui lui font honte, elle essaie, au risque de sa vie, au risque de se faire elle-même réellement disparaître, de rejoindre l'enfant mort idéal et tant aimé. Si la honte plonge ici ses racines dans l'imaginaire d'un miroir déformant, elle a, dans le risque pris d'en mourir, des effets bien réels. La honte frappe l'être. C'est pourquoi elle est toujours une catastrophe subjective. Sinon pourquoi tout à coup dans l'éclair d'un lapsus le sujet viendrait-il s'exhiber rougissant sous le regard de l'autre ? C'est que brusquement défait de ses identifications, son intimité étalée au grand jour, il ne lui reste plus que ce corps muet, désarrimé du symbolique, menacé imaginairement de disparition. S'il avait pu en rire, il n'aurait pas eu à rougir de son lapsus. La honte empêtre le sujet dans les rets du réel et de l'imaginaire ; c'est pourquoi elle fait taire. Elle marque une frontière entre privé et public. Il y

---

<sup>8</sup> J. Lacan, séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 185 et suivantes.

a des choses qui ne doivent pas apparaître en public ou alors, si elles apparaissent, c'est l'opprobre, la déconsidération sociale. La honte est l'effet de la *Verpönung*, l'opprobre. *Die Verpönung* est un mot désuet dans la langue allemande d'aujourd'hui. Un article de *Scilicet*<sup>9</sup> recense l'usage de ce terme dans le texte de Freud. Il l'emploie en parlant d'éducation. La *Verpönung* fonctionne comme censure externe, répression, distincte du refoulement donc. Bien que répression souvent acceptée par le sujet comme émanant de lui ; censure externe qui signifie que cela ne se fait pas, elle est à distinguer du surmoi qui, lui, émane des paroles parentales intériorisées en forme d'interdits : Tu ne dois pas.

Lacan dans *l'Envers de la psychanalyse* va connecter la honte à la question de l'être. L'être dans l'enseignement de Lacan fait l'objet d'une question. Il suffit de se reporter au livre *Ce que Lacan dit de l'être* où François Balmès examine pas à pas les occurrences de ce terme dans l'œuvre de Lacan pour en mesurer l'ampleur. Nous ne sommes pas en mesure de traiter maintenant de cette question au joint de la philosophie et de la psychanalyse. Juste cette remarque : Il semble qu'en introduisant ne serait-ce que le terme de *parlêtre* Lacan fasse usage de *l'être* en même temps qu'il refuse le terme. Ainsi dira-t-il : « Je ne me croyais pas redevable à l'endroit de mes auditeurs d'aucune ontologie. C'est qu'à les rompre à ma logie, je faisais l'honteux de son onto. J'ai toute onto, toute onto bue depuis longtemps<sup>10</sup>. »

Dans la dernière séance de *L'envers de la psychanalyse* Lacan, dans une sorte de *Witz* où il contracte *honte* et *ontologie* invente le terme d'*hontologie*. La honte est ici un affect lié à l'être pour la mort<sup>11</sup>. Dans cette séance il commence par dire que mourir de honte est un effet rarement obtenu : « il vous reste la vie comme honte à boire, de ce qu'elle ne mérite pas qu'on en meure<sup>12</sup>. » Que la vie ne mérite pas qu'on en meure c'est cela qui est honteux et fait la honte de vivre. La psychanalyse devrait conduire à reconnaître la présence en nous cette honte de vivre. « Si vous ne le savez pas faites une tranche comme on dit<sup>13</sup>. » La psychanalyse en d'autres termes devrait nous amener à faire l'épreuve de l'indignité de la vie. Justement de ce que la vie ne soit pas digne qu'on en meure. Est-ce à dire que la psychanalyse devrait nous amener à faire l'épreuve de l'indignité ?

Dans la même séance Lacan, suivant semble-il l'étymologie du mot, retourne la honte sur son versant positif en l'articulant à l'honneur. « On s'est longtemps tu » peut-on lire, « en parler [de la honte] en effet, c'est ouvrir ce réduit, pas le dernier, le seul dont tienne ce qui peut se dire honnêtement de

---

<sup>9</sup> *Scilicet* 6/7, p. 142.

<sup>10</sup> J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet*, p. 78.

<sup>11</sup> F. Balmès, *Ce que Lacan dit de l'être*, Paris, PUF, collège international de philosophie, 1999, pp. 107 et 126-127.

<sup>12</sup> J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 210.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 211.

l'honnête, honnête qui tient à l'honneur<sup>14</sup> ». Être sans honte serait donc être sans vergogne c'est-à-dire indigne, sans honneur. Proprement crapuleux. Alors que « mourir de honte est pour l'honnête l'impossible<sup>15</sup> » c'est-à-dire le réel. Extraire ce point de honte fait l'indignité, un impossible à supporter.

Cette approche de la honte évoque ici l'expérience des camps dont Primo Levi a tenté de témoigner. On peut lire dans *La Trêve* au moment de la rencontre avec la première avant-garde russe qui signifiait la fin du cauchemar (en janvier 1945) :

Ils ne nous saluaient pas, ne nous souriaient pas. À leur pitié semblait s'ajouter un sentiment confus de gêne qui les oppressait, les rendait muets... C'était la même honte que nous connaissions bien... La honte que les Allemands ignoraient, celle que le juste éprouve devant la faute commise<sup>16</sup>.

Agamben relisant primo Lévi souligne que celui-ci, comme Bettelheim a rabattu la honte sur la culpabilité en se posant la question de comment survivre à la place d'un autre ? « La honte n'est pas en fait culpabilité. Elle a une cause plus cruelle et plus obscure<sup>17</sup> » écrit-il. Il rapporte alors un témoignage d'Antelme qui lui-même rapporte qu'au moment de la marche pour transférer les détenus de Buchenwald à Dachau, les SS talonnés par les Alliés fusillaient tous ceux qui ralentissaient la marche. Parfois ils tiraient sur n'importe qui au hasard. C'est ainsi qu'un jeune homme sorti des rangs au hasard se mit à rougir avant que d'être tué. Agamben écrit : « Sans doute l'intimité atteinte face à son bourreau inconnu est-elle l'intimité suprême qui peut comme telle faire naître la honte<sup>18</sup>. »

Pour conclure je voudrais poser la question suivante : la règle fondamentale ne met-elle pas dès le départ la honte en perspective ? Ce n'est pas qu'elle vise la mort mais quelque chose de sa disparition dans le moment de son approche de l'objet : Freud, dans sa technique psychanalytique, dans les diverses formulations qu'il propose de cette règle, met presque toujours l'accent sur le pénible, le honteux qu'il privilégie comme indices de ce qu'il faudrait dire. Pour forcer le principe de plaisir, aller au-delà, l'accent est mis sur le désagréable à dire (ce désagréable conçu ici par Freud comme signal de représentations refoulées). Cette formulation par exemple proposée dans « Le début du traitement » : « Vous serez tentés de vous dire : “Ceci ou cela n'a rien à voir ici”, ou bien “telle chose n'a aucune importance” ou encore “c'est insensé et il n'y a pas lieu d'en parler”. Ne cédez pas à la critique même quand vous

---

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 209.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 210.

<sup>16</sup> Primo Levi cité ici par G. Agamben in *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Rivages poche, Petite bibliothèque, 2003, p. 95.

<sup>17</sup> G. Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, op. cit., p. 111.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 112.

répugnez à le faire ou justement à cause de cela<sup>19</sup>. » Cette formulation ne vise pas seulement l'aveu du fantasme, aveu où le moi peut d'ailleurs se complaire, mais bien plutôt, jusqu'à l'envers de la complaisance invite-t-elle à dire ce que l'on ignore. Cet envers sur lequel Freud tombe dans la cure de l'homme aux rats « l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée » et qui touche à l'indécence, plus précisément à l'insistance d'une indécente intimité. La règle n'est pas seulement un processus d'association libre, elle vise une communication en acte où le risque est pris de déplaire en disant. Ce qui n'est pas la même chose que de dire le déplaisant dans une apparente soumission à la règle pour plaire à l'analyste. « Ne rien omettre », n'est pas une injonction à tout dire, ce qui est impossible, mais c'est ne pas omettre un certain rien, quelque chose *de plus* qui fait du sujet sa singularité<sup>20</sup>. Ce dire *de plus* forcément le fait sortir du rang. Et dans le mouvement même d'approcher *a*, son être d'objet, dans ce mouvement de déchéance, il n'est pas sans éprouver un dégoût et une honte qu'il s'empressera d'oublier, fusse par un *Witz*.

---

<sup>19</sup> S. Freud, « Le début du traitement », *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, édition revue en 1974, p. 94.

<sup>20</sup> Se reporter ici à l'exposé d'André Albert « Le plaisir et la règle fondamentale », *Scilicet* 6/7, pp.72 et suivantes.